

Au commencement était *Encres vives*

Jacques Lovichi

Président de l'Association des Amis de Jean-Max Tixier

Ces quelques pages de souvenirs sont inévitablement dédiées en premier lieu à Monique ; mais aussi à Alain Freixe dont les qualités maïeutiques surent tirer le meilleur parti de la mémoire et de l'intelligence de Jean-Max. Et enfin – il sait pourquoi – à notre ami Georges-Emmanuel Clancier, avec ma respectueuse affection.

C'était aux temps lointains où la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence venait de quitter la rue Gaston de Saporta et le vieil amphithéâtre Ziromsky pour emménager en son nouveau palais (quartier plus tard nommé : des Nouvelles Facultés) en bordure sud de la ville. Je laisserai à d'autres, qui l'ont sans doute moins bien connu que moi (en tous cas moins longtemps) le soin de gloser sur son œuvre considérable, pour m'attacher à l'aspect, certes anecdotique, des commencements, mais sans lequel on ne peut savoir qui était vraiment Jean-Max Tixier et quelles sont les origines de cette œuvre.

Revenant de trois délicieuses années d'exil en terre celte (là-même où Saint-Pol Roux – marseillais comme Tixier et moi avait, terriblement, achevé sa trajectoire terrestre), je me trouvais devant la porte du bureau de Raymond Jean, dont je n'avais jamais été l'étudiant mais que m'avait présenté Jean Ballard dans l'antre perché des *Cahiers du Sud* (sur le cours qui porte aujourd'hui son nom) et avec qui, immédiatement, je fraternisai. Attendant mon tour, je fus accosté par un jeune homme que je croyais inconnu et qui, me tendant la main, m'interrogea plaisamment à la façon du célèbre explorateur au cœur de l'Afrique : « Jacques Lovichi, je suppose ? Je suis Jean-Max Tixier » Nous en avons souvent ri de bon cœur depuis et ne nous sommes plus quittés.

Quelques années auparavant, j'avais repéré, sur le panneau d'affichage du hall de la fac où j'achevais mes études, l'annonce d'un organisme et de sa revue éponyme, pompeusement appelés *Synthèse littéraire, artistique et sociale*, dirigés par un certain Michel B. Cosem, pour le compte des étudiants de la fac des Lettres de Toulouse. S'ensuivirent plusieurs années de correspondance et de publications, au cours desquelles je nouai, doublée d'une admiration réciproque, une indéfectible amitié avec Jean-Max. L'affaire de notre rencontre physique à Aix, fut suivie d'un voyage commun dans les Pyrénées pour y rencontrer les poètes réunis par Cosem dont le mouvement et la revue ne s'appelaient plus, bienheureusement, *Synthèse littéraire* etc... mais, plus modestement et plus poétiquement *Encres Vives*. Je laisse à Cosem lui-même le soin de raconter la rencontre : « *Nous tenions nos assises dans un petit village de la Haute Ariège nommé Oust. On me dit que deux Marseillais venaient d'arriver. Je me penchais à la fenêtre et vis Jean-Max Tixier et Jacques Lovichi un peu inquiets, au terme d'un long voyage en voiture. Je fus aussitôt dans la rue pour ces instants souvent si brefs et qui font pendant longtemps chaud au cœur. Jean-Max dit dans son livre (« Chants de l'évidence » entretiens avec Alain Freixe) son inquiétude devant les discussions théoriques, les a priori politiques, l'usage des nouvelles théories qui donnent encore à cette époque – post 68 – sa grande et véritable identité. Loin d'être menacé en quoi que ce soit, Jean-Max a très vite gagné la sympathie de tous grâce à la pertinence de ses prises de parole, des problèmes posés et de ses analyses. Ce fut là le début d'une longue collaboration, dans le cadre de la poésie d'Encres Vives certes, mais aussi de l'écriture et de l'édition. Nos expériences et nos visions du monde se sont complémentarisées et cela a bénéficié à Encres Vives qui, sorti des zones de turbulence, a pu se hisser à la hauteur de ses projets et les réaliser en profondeur.* » (Spécial Jean-Max-Tixier, 378° *Encres Vives*, janvier 2010)

Dans le même numéro, je rappelais cette époque bénie où Michel Dugué – futur chef de file de la poésie bretonne non-bretonnante, le regretté Jean-Marie Le Sidaner trop tôt disparu, Alain Borer – qui, tout en poursuivant son œuvre personnelle, allait devenir un bouillonnant spécialiste de Rimbaud, Alain Duault – pas encore télégénique musicologue, Jacques Ancet – dont on connaît la brillante carrière de traducteur et de poète et quelques autres, dont Jean-Max et moi, nous opposâmes fraternellement en des joutes incessantes qui cimentèrent le groupe d'une façon définitive. On me pardonnera de – très brièvement – me citer : « *Me reviennent à l'esprit les inénarrables séances du groupe Encres Vives dont, sous la houlette de cet autre vieux brigand, Michel Cosem, les activités fécondes et les théories – parfois hasardeuses mais nécessaires – nous marquèrent définitivement, Jean-Max et moi,*

dans les années de grâce 1970. Elles nous apprirent la rigueur (une rigueur que certains, aujourd'hui feraient bien d'exercer) sans pour autant négliger l'humain, et, pour cela au moins, ne seront jamais assez louées. »

Nos gloires de l'époque étaient Kristeva, Barthes, Lacan, Saussure, Jakobson, Derrida, Denis Roche et, moins paradoxalement qu'il n'y paraît, notre grand ancien Mallarmé pour son magistral *Coup de dés* impropre à abolir le hasard. Remarquons au passage que nous devions avoir une certaine suite dans les idées puisqu'en 2010, *l'Académie Mallarmé* accordera la prestigieuse distinction de son Prix à Jean-Max (rappelons qu'il s'attribue sans candidature pour l'ensemble d'une œuvre) comme elle me l'avait accordé en 2002, ce qui nous aurait encore plus rapprochés – mais était-ce possible pour nous, qui durant tout le cours de notre fraternelle amitié, cependant non exempte d'escarmouches dans la tradition *d'Encres Vives* et de son *Comité de la Hache*, nous sommes téléphoné au moins une fois par jour tout le temps (quarante ans !) qu'elle dura.

Et quoi de mieux, pour finir, que de laisser la parole à Jean-Max lui-même ?

« Encres Vives se présentait comme une revue de pratique, de théorie, d'expérimentation poétique et, plus largement, littéraire. Les membres du conseil de rédaction appartenaient à des régions différentes : le Sud-Ouest (Cosem, Mary, Blonvilliers, Jacqueline Embry), la Bretagne (Dugué), Reims (Le Sidaner, Mourot), la Savoie (Ancet), Paris (Duault et Borer), la Provence (Lovichi et Tixier). Ils entretenaient des relations permanentes. Ils se réunissaient chaque été, avec quelques invités choisis, dans le Sud-Ouest (Oust, Saint-Girons, Bruguières, Toulouse) pendant une semaine pour travailler ensemble. Chacun venait avec des communications, des réflexions, des critiques, des propositions de lecture, âprement discutées en réunion. Là se tenait aussi en séance plénière le conseil de rédaction qui déterminait les orientations et fixait les prochains sommaires, et ce que nous nommons le « Comité de la Hache », structure disciplinaire qui rappelait à l'ordre et prononçait les exclusions. Si l'amitié facilitait les rapports, elle n'influencait pourtant pas les jugements. Nous respections une éthique sans concession. La revue n'était pas à notre service, nous étions au service de la revue. Les Rencontres Encres Vives ont été le creuset de nos choix théoriques et méthodologiques. Un capital dont nous vivons encore (il écrit cela en octobre 2008 !) ... Hors du religieux et du sacré, nous ne transigions pas avec le matérialisme revendiqué par tous. Le rejet de l'inspiration, de la spontanéité, de l'idéalisme devait déboucher sur une écriture qualifiée de textuelle (Ricardou a utilisé plus tard la notion de textique). Un deuxième centre d'intérêt très important fut la réflexion sur l'imaginaire – à distinguer de l'imagination – et les modalités de son exploitation. Un troisième, et des plus importants, consista à prendre en

compte l'apport des sciences fondamentales dans la démarche poétique et à nous situer au point de rencontre des deux disciplines. Il ne s'agissait pas seulement des sciences humaines mais des sciences exactes ou dures comme la physique, les mathématiques, la biologie... Il en est résulté une œuvre collective et des œuvres personnelles qui, tout en manifestant une grande diversité, peuvent légitimement se réclamer d'un même esprit (celui que, souvent en vain, nous essaierons d'appliquer aux tentatives futures, dans les groupes et revues qui suivirent).

L'aventure d'Encres Vives n'est pas terminée, concluait Jean-Max. Outre la longévité de la revue, en décalage avec son passé, elle se poursuit en chacun d'entre nous, ceux que nous nommons, non sans nostalgie, les "membres historiques". » (Regard sur l'aventure de la revue Encres Vives, n° 363 de la revue)

Rien, il est vrai, ne se démode plus vite que les avant-gardes, même si les générations suivantes croient orgueilleusement innover, par oubli ou inculture historique ; mais l'on comprendra ici que, plus tard, par rapport à ce que nous avons vécu là, toutes les nouvelles entreprises auxquelles nous nous associâmes aient pu nous paraître parfois un peu fades, voire inutiles en leur train-train, sans suffisamment d'imagination ni véritable projet *collectif* ; et que nos efforts constants nous aient à peine permis, hors *Encres Vives*, de maintenir laborieusement des organismes ultérieurs dans la bonne direction contre l'immobilisme de certains qui ne firent pas l'effort de s'intégrer. Pour finir par constater notre impuissance à garder le cap, et nous en éloigner peu à peu, au bénéfice évident de nos recherches individuelles et de nos entreprises personnelles.

Mais, quelle aventure ce fut là !

Je vous remercie.

Jacques Lovichi, *La Licorne captive*, 14 janvier 2012